

Arpenter le temps

Notre dame des cheveux de Jean Chabot

Marie-Claude Loiselle

Numéro 88-89, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23433ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loiselle, M.-C. (1997). Compte rendu de [Arpenter le temps / *Notre dame des cheveux* de Jean Chabot]. *24 images*, (88-89), 82–82.



Sur les traces d'une mémoire qui s'abîme,
Jean Chabot, ici, en 1971.

ARPENTER LE TEMPS

PAR MARIE-CLAUDE LOISELLE

Il y a dans les films de Jean Chabot une sorte de respiration lente, profonde, qui semble chercher à chaque instant à lier son souffle à celui du monde. Cette impression m'est apparue de plus en plus distinctement à mesure que je plongeais à la rencontre de *Notre Dame des chevaux*, mais c'est en revoyant, dix ans plus tard, les premiers instants de *Voyage en Amérique avec un cheval emprunté*, ces images d'arbres secoués par le vent, en réentendant ce texte: «Mon père est mort j'avais neuf ans. Encore aujourd'hui, lorsque je pense à lui, il m'arrive de sentir comme un grand souffle dans le paysage. Le vent, certains jours, se fait d'une telle ampleur qu'on a l'impression que c'est l'univers tout entier qu'on entend respirer», que ce sentiment a pris toute sa résonance.

Notre Dame des chevaux nous entraîne dans un état de vertige indéfinissable, vers le point noir de notre origine — individuelle et collective — qui résiste et se dérobe à mesure qu'on l'affronte; ce qui révèle à quel point Jean Chabot, en partant de lui-même, a su nous convier à accomplir le même voyage introspectif; à quel point aussi, en partant de l'intime il est possible d'accéder à l'universel.

Prenant comme assise des images qu'il avait lui-même tournées entre 1966 et 1975, alors qu'il partait à la rencontre de ce qui survivait de son père plus de dix ans après sa mort, Jean Chabot leur redonne vie pour tenter, encore une fois, mais plus profondément que jamais peut-être, de se confronter

à la question de ses origines. Sur les traces d'une mémoire qui s'abîme, il cherche, sonde un territoire filmé comme un visage dont il voudrait percer le mystère. Il s'agit bien en vérité d'une enquête, rejoignant ainsi le cœur de son précédent film, le fascinant *Sans raison apparente* (1996), notamment dans cet enchevêtrement entre la création et la vie.

«Chercher? Pas seulement: créer», écrivait Proust¹. L'enquête que mène Jean Chabot à la recherche de soi est indissociable de la création de l'œuvre elle-même, indissociable également de la réflexion qu'il poursuit en filigrane sur cette création, sur les possibilités du langage que l'image (et tout ce qui s'y raccroche, le texte, les voix, l'univers sonore) met à sa disposition pour forger, à partir d'une matière nommée mémoire, les conditions de l'«ici et maintenant». Le cinéma ne se justifie plus alors que par l'acte même de cette recherche, de ce qui entraîne celui qui crée toujours plus avant, avec la conviction d'avoir quelque chose à montrer et à dire du monde. Le cinéaste ici n'est donc jamais celui qui, de derrière la vitre, enregistre ce qui se passe de l'autre côté. Il fait corps avec le monde, tout comme il est intensément lié à la vie de l'œuvre qu'il engendre. En effectuant ainsi des retours sur les profondeurs de son intimité, comme les vagues baissent leur front sans relâche sur les mêmes rivages, le cinéaste ne cesse de croiser sur son passage l'essence même de la création.

Or, à mesure que l'œuvre se construit et devient garante de vérités éclatantes, elle se déploie et prend son essor hors d'elle-même. Là se trouve tout le beau paradoxe (s'il en est un) d'une œuvre totalement intime qui pour se réaliser ne peut que se projeter au-delà de ses propres limites. Et c'est aussi précisément la force de ce film: son ouverture, ou plutôt sa double ouverture vers le passé et vers l'avenir. Le passé apparaît dans une superposition infinie de strates: notre passé collectif, l'allusion aux vingt générations de cultivateurs qui ont précédé Jean Chabot sur cette terre d'Amérique, l'existence du père disparu, puis, l'origine même du film, 25-30 ans auparavant, alors que le cinéaste captait les images que nous découvrons aujourd'hui. Et que sont-elles devenues, après toutes ces années, sous son regard et le nôtre, sous l'effet du montage, etc.? Enfin, à l'autre extrémité, le film échappe en quelque sorte au cinéaste pour s'ouvrir, projeté vers l'avant, vers le spectateur, vers qui saura le lire et se l'approprier. Une ouverture qui est en outre accentuée par le contenu politique présent à l'arrière-plan, venant ainsi percer une brèche du côté de la conscience sociale et de la responsabilité individuelle.

Il aura fallu attendre près de dix ans depuis *Voyage en Amérique...* et *La nuit avec Hortense* pour voir naître, à nouveau coup sur coup, deux films denses, lucides et d'une extrême sensibilité. Avec *Notre Dame des chevaux*, Jean Chabot parvient à mettre en lumière, de façon sobre et pourtant magistrale, combien nous ne sommes rien (ou si peu) hors des liens qui nous soudent à notre mémoire et aux lieux où cette mémoire s'inscrit. Mais ce que, dès lors, il nous rappelle aussi cruellement, c'est combien, en notre fin de millénaire, cette onde de vie, source de toutes les grandes créations, est si rarement portée comme ici par le cinéma. ■

1. Dans le si célèbre passage de *À la recherche du temps perdu* où le narrateur plonge dans les réminiscences qu'éveille en lui le goût de la madeleine et du thé.

NOTRE DAME DES CHEVAUX

Québec 1997. Ré.: Jean Chabot. Ph.: Pierre Mignot, Martial Filion, André Gagnon, Jacques Bernier. Mont.: France Pilon et Anne Bernier. Son: Claude Beaugrand et André Dussault. Mus.: Robert M. Lepage. 51 minutes. Couleur, noir et blanc. Prod.: Jean Chabot. Dist.: Cinéma Libre.

Sortie prévue: octobre.